

Spring 2015

# A Tale of Acadie: Le Grand Dérangement Acadien et son identité littéraire

Molly I. Parent

*Trinity College*, [molly.parent@trincoll.edu](mailto:molly.parent@trincoll.edu)

Follow this and additional works at: <http://digitalrepository.trincoll.edu/theses>

---

## Recommended Citation

Parent, Molly I., "A Tale of Acadie: Le Grand Dérangement Acadien et son identité littéraire". Senior Theses, Trinity College, Hartford, CT 2015.

Trinity College Digital Repository, <http://digitalrepository.trincoll.edu/theses/488>

TRINITY COLLEGE  
Hartford, Connecticut

Thesis

*A Tale of Acadie:  
Le Grand Dérangement Acadien et son identité littéraire*

submitted by

Molly Parent  
Class of 2015

In Partial Fulfillment of Requirements for  
the Degree of Bachelor of Arts in French Studies

2015

Director: Karen Humphreys

*Table des matières*

Page de titre	<i>i</i>
Dédicace	<i>iii</i>
 <i>A Tale of Acadie</i>	
Introduction	<i>1</i>
L'histoire des Acadiens	<i>3</i>
Les précurseurs américains	<i>9</i>
La littérature acadienne	<i>22</i>
Conclusion	<i>29</i>
Bibliographie	<i>32</i>

*Aux Acadiens, qui méritent d'avoir les bibliothèques d'ouvrages remplis de leur histoire.  
Et à Alison Jourdet, qui a allumé en moi l'étincelle d'amour pour la langue française.*

En 1979, après la publication de son roman, Pélagie-la-Charrette, l'écrivain Antonine Maillet a dit: «J'ai vengé mes ancêtres» (Maillet, citée par la CBC). Tandis que ces mots peuvent sembler presque hyperboliques, ce qui rend la déclaration de Maillet crédible, et son ouvrage distinctif, est le fait que Maillet s'identifie comme acadienne. Pourtant, même cette information ne peut pas fournir une compréhension suffisante pour beaucoup de personnes. Et cela est précisément la raison pour laquelle les mots de Maillet portent leur poids.

Acadie: une terre dont le nom est dérivé de l'ancien quartier grec d'Arcadie, un paradis pastoral de refuge. Acadie était le pays des gens qui ont créé leur propre identité dans un nouveau monde, qui n'appartenaient plus à leur pays d'origine de la France, mais qui sont devenus un peuple différent: c'est à dire, les Acadiens. Ils ont ensuite été forcés de cette terre dans ce qui est connu comme le «Grand Dérangement,» une expulsion de 1755 aux mains des troupes anglaises. Après cet événement définitif, les Acadiens étaient dispersés à travers le pays étranger qui deviendrait les Etats-Unis, et ils étaient refusés leur identité nationale précédente. Leur nouvelle identité était celle de la souffrance et de l'exil, et c'était celle qu'ils ont gardé vivante entre eux grâce à une tradition orale. Leur histoire est devenue toute ce qu'ils avaient pour les réunir alors qu'ils existaient à part, et c'était une histoire qu'ils ne s'étendaient pas au-delà du mot parlé.

Alors que le monde autour des Acadiens a développé et son histoire était enregistrée, leur propre histoire est devenue une partie de l'histoire générale du Nouveau Monde. Cependant, elle était racontée par ceux qui n'avaient pas fait l'expérience de ce qu'ils racontaient—ils qui connaissaient les causes mais pas les effets. Et pourtant, les Acadiens sont restés silencieux. Leur histoire a rapidement trouvé son chemin dans la littérature, par certains écrivains qui ont

utilisé l'histoire tragique pour encourager la création d'une culture littéraire dans le Nouveau Monde. Mais est-ce que les Acadiens eux-mêmes ont contribué à cette culture? Ont-ils inséré l'honnêteté dans les réécritures de leur propre récit, et donc forgé leur propre chemin dans la littérature? Une fois qu'ils ont permis leur identité d'être libre des chaînes silencieux du Dérangement, la vérité était révélée; pourtant, ceci ne signifie pas qu'ils ont complètement oublié la souffrance qui les avait unis comme peuple depuis si longtemps. Cependant, comment est-ce que leur identité s'est développée, afin qu'Antonine Maillet puisse éventuellement écrire l'ouvrage qui, selon elle, a vengé ceux qui étaient expulsés il y a si longtemps? Ce sont les questions que nous allons explorer.

Afin de bien comprendre le sort des Acadiens et la manière dont ce sort est dépeint dans la littérature, nous passerons en revue l'histoire des Acadiens et du Grand Dérangement. Par la suite, parce que l'histoire de la souffrance des Acadiens ne s'arrête pas avec l'événement du Dérangement, nous allons offrir une petite illustration de leurs expériences aux Etats-Unis une fois qu'ils ont été déplacés. En outre, nous allons discuter la littérature écrite par écrivains Américains, en particulier Catherine Read Williams et Nathaniel Hawthorne, où l'histoire acadienne est apparue. En tant que partie de cette discussion, nous allons analyser le poème qui a irrévocablement modifié la perception de l'histoire des Acadiens: *Evangeline: A Tale of Acadie*, par Henry Wadsworth Longfellow. Il serait impossible d'examiner l'identité littéraire du Dérangement sans consacrer du temps substantiel à *Evangeline*, puisqu'il a ancré la présence de l'histoire acadienne dans la culture littéraire américaine. Ensuite, il faut examiner la littérature par des écrivains canadiens, qui ont écrit sur le Dérangement dans la langue des Acadiens, c'est-à-dire, le français. Puis, nous allons discuter du moment de l'histoire où les Acadiens ont révélé

leur propre version de leur histoire. Cette conversation se concentrera sur les ouvrages d'Antoine-J Léger et d'Antonine Maillet. Enfin, nous allons considérer la théorie du traumatisme, notamment celle de Cathy Caruth, et la placer dans le contexte du Grand Dérangement. Nous nous pencherons surtout sur la capacité d'un peuple de raconter leur histoire après avoir vécu un traumatisme. De cette manière, nous allons découvrir comment l'identité acadienne passe du Grand Dérangement à l'époque présente—d'une identité formée en partie par la souffrance à une identité qui peut transformer cette souffrance.

L'histoire des Acadiens et de leur identité culturelle commence bien avant le Grand Dérangement de 1755, lorsque le roi français Henri IV a gagné le trône en 1589. D'autres puissances européennes, comme l'Espagne et le Portugal, s'étaient déjà établies en Amérique du Sud. Par conséquent, c'étaient les régions du nord du Nouveau Monde auxquelles Henri s'intéressait. Avec une charte de commission en 1603, il a envoyé la première grande expédition française dans le but de peupler l'Acadie, qui comprenait les terres actuelles de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, et de l'Île-du-Prince-Édouard. La charte a inclus des désirs pour la région, comme mettre de l'ordre dans les relations avec les Mi'kmaq indigènes, de répandre la foi catholique, et d'empêcher le développement anglais dans la région. Il faudrait attendre encore cinquante ans après cette charte pour l'arrivée des habitants européens à part les commerçants et les missionnaires. L'opposition anglaise à la présence française en Amérique du Nord était enlevée, à tel point que les Anglais ont placé leur propre prétention à l'Acadie et l'a appelé «Nouvelle-Ecosse.» C'était alors difficile de convaincre aux colons français de voyager vers de nouvelles colonies avec la possibilité de l'hostilité des puissances européennes

opposantes. Pourtant, avec le Traité de Saint-Germain-en-Laye, signé en 1632, la France a gagné l'autorité sur ses terres dans le Nouveau Monde, y compris l'Acadie. Ainsi, entre 1632 et 1654, la France a lancé un effort de développer la colonie de l'Acadie et d'établir une population permanente.

En 1650, la population française était toujours relativement faible; il y avait environ trois-cent habitants dans l'ensemble de l'Acadie. Cependant, ces habitants étaient le fondement de ce qui allait devenir la culture acadienne; comme Naomi Griffiths écrit dans son ouvrage, *From Migrant to Acadian: A North American Border People*: «Later Acadian identity was greatly influenced by the way in which the migrants, who formed the basis of this sparse population, were brought to Acadia and settled» (Griffiths, 47). Ces premiers colons venaient principalement des villes de l'Ouest de la France, et n'étaient pas particulièrement différents de ceux qui se sont installés au Québec en Nouvelle-France. Cependant, les colons qui deviendraient les Acadiens ont connu une plus grande mobilité politique et économique que leurs voisins québécois, en partie à cause de la présence de deux lieutenants-gouverneurs et un manque de monopole substantiel sur le commerce. Au départ, c'était surtout les hommes français qui cherchaient à bénéficier des avantages politiques et économiques de l'Acadie. Ils ont trouvé la camaraderie et le commerce avec les tribus Mi'kmaq, dont beaucoup avaient converti au catholicisme par la présence précédente des missionnaires, et la majorité d'entre eux partageaient l'hostilité envers les Anglais. Bien que cette amitié entre les deux peuples ait été possible grâce à la conquête française et le contrôle subséquent des territoires des Mi'kmaq, c'était une amitié qui prouverait essentielle à la réussite de la nouvelle colonie de la France.



Les femmes ont commencé à arriver en Acadie dans la première moitié du dix-septième siècle; à cette époque, trois cents habitants vivaient dans la colonie. Parmi ces habitants, quelque cinquante familles vivaient et cultivaient dans la capitale de Port-Royal, situé sur les rives de l'actuelle Baie de Fundy. Ces premiers colons ont graduellement commencé à former leur propre culture qui les distingue non seulement de la France, mais aussi d'autres colonies européennes du Nouveau Monde:

But it was large enough, and the settlements throughout the colony sufficiently interconnected, to allow us to consider Acadia at this time as a society in the making, not merely a trading outpost of Europe. Kinship structures within and between the differing settlements, established economic relationships, and legal, political, and religious customs are all to be found by the mid-1680s. Together, these networks built a pattern of social interaction which made Acadian society an entity that differed substantially from its neighbours. (Griffiths, 125)

Au dix-huitième siècle, l'Acadie était définie par son statut comme une colonie de la frontière «...not only because it was situated at the meeting place of empires, or because it was ruled alternately by France and by England, but because its larger and more powerful neighbours treated it as such» (Griffiths, 125). Cette «alternate ruling» par les deux puissances européennes a eu lieu au moment où le Traité de Saint-Germain-en-Laye a commencé à s'affaiblir et l'Angleterre, encore une fois de plus, a repris le pouvoir sur le pays. En tant que tel, la première moitié du dix-huitième siècle était celle de la guerre presque constante dans et autour l'Acadie tandis que les troupes françaises et anglaises se sont battus sur la terre que les colons acadiens ont considéré la leur. C'était une culture qui s'était alignée étroitement avec la terre, qui était

riche en ressources naturelles. Bien que leur lien avec la terre grandissait, leur connexion à leur patrie européenne devenait plus faible; à la fois la communauté a produit des habitants qui ne connaissaient aucune autre terre qu'Acadie. L'Acadie au dix-huitième siècle s'est établie comme une «...presence in North America, not strong, not powerful, but there» (Griffiths, 132). Cette question de la force de la colonie deviendrait importante quand l'Angleterre enfin a pris le contrôle de l'Acadie en 1710.

La Conquête de l'Acadie était la troisième tentative dans la Guerre de la Reine Anne d'Angleterre de reprendre l'Acadie à travers sa capitale de Port-Royal. Ils ont renommé la section capturée avec le nom qu'ils avaient choisi presque cent ans auparavant, la Nouvelle-Ecosse. Les Anglais ont permis aux Acadiens de garder leurs terres selon le Traité d'Utrecht de 1713, s'ils restaient fidèles à la couronne. Pendant cinquante ans, les Acadiens ont refusé de le faire; au lieu de cela, la majorité a proposé un serment conditionnel qui les a considérés comme citoyens neutres, ni français ni anglais. Cette proposition les a réunis encore plus, et a renforcé leur culture et identité acadiennes. D'autres Acadiens, cependant, ont continué à résister à l'occupation anglaise et ne pouvaient pas se considérer comme neutre pour cette raison. L'identité acadienne serait défiée tout au long de la première moitié du dix-huitième siècle, alors que le combat a continué entre les Français et les Anglais—en particulier vers des années 1750s-60s, pendant la guerre de la Conquête. Dans ces conflits, les Acadiens ont soutenu, sans surprise, leurs voisins Mi'kmaq, et ainsi ont accentué l'hostilité entre les soi-disant «neutres» Acadiens et les Anglais. Le point culminant du défi acadien avec leur identité serait pas arriver jusqu'à 1755, quand le désir anglais à contrôler complètement leur Nouvelle-Ecosse a atteint un point d'ébullition. Dans la période pendant laquelle les Acadiens ont refusé de jurer allégeance,

les Anglais avaient continué à les considérer comme des citoyens français, ignorant leurs cris de neutralité. Ainsi, les Anglais ont incité la campagne d'expulsion du Grand Dérangement.

Avant cet événement, les Acadiens n'avaient entendu que des murmures d'une grande intervention éventuelle par les Anglais:

Evidently, only the vaguest of rumours about the recruitment of volunteers in Massachusetts for an expedition...had reached the Acadian population. Certainly, the possibility of a major disruption of Acadian life throughout the Acadian villages of Nova Scotia would not have entered their minds. (Griffiths, 447)

Cependant, une grande perturbation a commencé en 1755 et se poursuivra pendant près de dix ans. C'est une période qui est maintenant considérée comme simplement une partie des nombreuses batailles qui se sont produits pendant la guerre de la Conquête. Cela est une dégradation flagrante des événements qui sont effectivement déroulés. Car en cette période, maintenant connu comme le Grand Dérangement, près de 12,000 Acadiens étaient retirés de leurs terres, leurs maisons étaient détruites, et leur bétail étaient tués. A partir de Port-Royal et continuant le long la Baie de Fundy, puis dans toute la colonie dans son ensemble, les troupes anglaises ont mis des communautés acadiennes sur les navires. Cela ne signifie pas que les Acadiens sont allés complètement volontiers, car plusieurs groupes de milices, composées d'Acadiens qui avaient refusé de se déclarer comme neutres et des camarades Mi'kmaq, se révoltèrent contre les Anglais dans plusieurs campagnes militaires.

Cependant, les Anglais étaient finalement victorieux dans leur régime d'expulsion, et ont mené deux vagues de déportation réussies. Dans la première, ils ont envoyé les Acadiens aux

treize colonies britanniques, une terre qui était peuplée, pour la plupart, par des protestants—des protestants qui avaient déjà fui une Europe catholique afin de pratiquer leur foi, et qui n'étaient donc pas accueillants aux Acadiens. Par conséquent, les immigrants ont cherché d'autres catholiques dans les colonies, qui ont ensuite se détournés des francophones dès qu'ils ouvraient la bouche, pour le sentiment anti-français était rampant en raison de la guerre de la Conquête. Ceux qui ont réussi à trouver des terres fertiles sur lesquelles de s'installer étaient souvent séparés des autres Acadiens, permettant ainsi pour «...some disintegration of social bonds and some assimilation of individuals into the larger societies that surrounded them» (Griffiths, 464). Toujours, cependant, ces Acadiens aliénés dépendaient de leurs souvenirs et la continuation de l'histoire orale afin de conserver un sens d'identité.

Dans la deuxième déportation, les Acadiens ont été renvoyés à la France, ou ils ont été transférés à l'Angleterre. De là, beaucoup sont retournés au Nouveau Monde afin d'émigrer en Louisiane, qui était alors une colonie de l'Espagne, une autre puissance européenne catholique: «By 1764, Acadians were settled in Louisiana, and...produced a people now known as Cajuns, a group made up of particles of various cultures, including Spanish, German, Creole French, American Indian, and even Anglo-American» (Hebert-Leiter, 4). En général, les Acadiens qui étaient en Louisiane ont réussi à profiter d'une mobilité sociale plus grande que ceux qui avaient été inclus dans la première déportation. Car non seulement étaient-ils en mesure de continuer à pratiquer leur religion sans crainte de réprimande, mais il était beaucoup plus facile pour l'identité acadienne de survivre, ainsi que de développer.

Dans les années suivantes, les Acadiens étaient non seulement forcés de s'adapter aux nouvelles terres et nouveaux peuples, mais devaient aussi se réconcilier avec ce qu'ils avaient

enduré. Leur identité était sur le point d'être mis à l'épreuve ultime, car ils n'avaient plus de terre qui pourrait les lier. Ils avaient seulement leur conscience durable des communautés qu'ils avaient créés, en plus d'un nouveau sens de la souffrance commune qui avait été forcée sur eux. Certains diront que la souffrance rend la survie d'une identité acadienne distincte impossible, mais comme Naomi Griffiths déclare dans la conclusion de son ouvrage:

However sceptical others have been about the existence of Acadian identity, the Acadians themselves never seem to have doubted it. In considering their history, one has to give this 'obstinacy' its due, particularly when 'what happened next,' the aftermath of the deportation, is examined. The Acadians had not been a collection of uneducated, illiterate, and ignorant peasants – the goods and chattels of others - before July 1755. (Griffiths, 464)

Avec la connaissance que les Acadiens ont continué à se considérer comme un peuple avec une identité distincte, malgré leur assimilation éventuelle dans la culture américaine, nous devons maintenant considérer la présence de cette identité dans la littérature. Comment est-ce que les Acadiens et leurs souffrances étaient présentés, et qu'est-ce qui étaient les effets de ces présentations? D'ailleurs, qui a choisi de ne présenter les Acadiens dans la littérature—en outre d'eux-mêmes—et quelles étaient leurs raisons du faire? Telles sont les questions auxquelles il faut répondre maintenant que la compréhension des Acadiens, leur culture, et leur identité unique ont été établis.

Pour ceux qui n'avaient pas vécu le Grand Dérangement, il y avait une série de réponses qui est apparu en version imprimée après l'expulsion. Dans l'un des premiers récits historiques,

intitulé *Histoire philosophique et politique de l'établissement des Européennes dans les deux Indes* et publié par l'écrivain français Abbé Guillaume Raynal en 1766, Raynal affirme que le sort des Acadiens avait été causé par «...a period of 'des jalousies nationales, de cette cupidité des gouvernements qui dévorent les terres et les hommes'» (Griffiths, 431). Cependant, Raynal conclut que les Anglais avaient finalement commis un grand crime en forçant les Acadiens pacifiques de leurs terres. Deux ans plus tard, en 1768, la traduction d'un ouvrage intitulée *Account of the European Settlements in America*, par l'écrivain anglais William Burke, a paru à Paris. Burke affirme que tandis que le Dérangement avait inclus les actions qu'un «'humaine and generous heart only takes with regret'» (Griffiths, 431), il croit fortement que ces actions étaient justifiées dans le contexte des conflits qui se sont produits entre les Français et les Anglais à cette époque-là. Dans ces deux comptes, un de chaque pays qui avait revendiqué les terres des Acadiens, nous voyons des opinions divergentes sur la façon par laquelle le Dérangement devrait être jugé.

Du côté français, il y a la condamnation explicite de ce qui était considéré comme un crime commis par les Anglais. Puis, du côté anglais, il y a le verdict regrettable que ce qui se passait était un cours d'événements cruel, mais nécessaire et défendable. Cependant, pour le reste du dix-huitième siècle, la discussion des Acadiens était mise de côté. Les Anglais et les Français se sont impliqués dans leurs propres luttes qui gardaient leur attention, celles de la Révolution française et de la guerre d'indépendance des Etats-Unis, respectivement. En outre, l'histoire des Acadiens allait bientôt passer d'un objet du discours historique et politique, au domaine de la littérature. Pourtant, cette progression n'a pas eu lieu jusqu'au début du dix-neuvième siècle, et elle ne viendrait pas des pays européens qui avaient déjà leurs propres traditions littéraires bien-

établies. Elle est venue de ceux qui avaient leur propre histoire coloniale, et qui avaient également été les marionnettes du pouvoir impérial; plus important encore, cette progression est venue de ceux qui étaient dans le processus de la création de leur propre forme de la littérature: c'est-à-dire, les Américains.

Après la guerre d'indépendance a pris fin en 1783 et la citoyenneté des Acadiens a changé une fois de plus, ils ont continué à garder leur histoire entre eux. A ce moment-là, ils étaient toujours un peuple agricole qui, pour la plupart, vivait dans les régions relativement rurales de leur nouvelle terre; ils n'étaient pas fortement impliqués dans les cercles intellectuels de Boston ou de Philadelphie. En outre, pour des raisons hors de ce qui peut être expliqué par des faits historiques, l'expérience des Acadiens n'était peut-être pas une expérience qui pouvait être racontée—un concept qui sera exploré plus tard dans le contexte de la théorie du traumatisme. Comme l'intellectuel canadien Robert Viau explique dans son ouvrage, *Les grands dérangements: la déportation des Acadiens en littératures acadienne, québécoise et française*: «Les Acadiens des Maritimes n'ont pas oublié les événements de 1755 mais, en littérature, ce sont des écrivains étrangers, des Américains, qui, les premiers, ont brisé le silence» (Viau, 8). Le premier de ces auteurs américains qui ont brisé le silence est Catherine Read Williams, qui, en 1841, a publié son roman intitulé *The Neutral French, or, The Exiles of Nova Scotia*.

Le roman de Williams raconte l'histoire d'une famille acadienne, Saint-Pierre, qui est forcée de leurs terres dans le Dérangement. Le roman se concentre principalement sur la fille, Pauline, alors qu'elle fait son chemin à Boston; elle devient finalement une partie de la haute société de la ville comme musicienne et enseignante de la langue française. En outre, le roman présente les événements de la guerre d'indépendance des Etats-Unis et comment Pauline et sa famille, en tant

qu'Acadiens, réagissent à ces événements. Bien que cette histoire fictive constitue la majorité du volume de Williams, elle inclut également, avant l'histoire de la famille Saint-Pierre, une introduction historique factuelle qui examine l'histoire des Acadiens. Ces soixante-dix pages d'introduction détaillent la formation du peuple acadien, et par la suite leur expulsion et réinstallation aux Etats-Unis, tous avec un grand soin apporté à l'exactitude des dates, des noms, et l'emplacement. Dans l'introduction et l'histoire suivante, Williams assume la voix d'une sympathisante—la voix d'une Américaine qui essaie de comprendre la souffrance acadienne grâce au fait historique, et ensuite de présenter cette souffrance en tant que littérature pour le public américain pour la première fois.

Pourtant, malgré les progrès accomplis par Williams pour mettre l'histoire des Acadiens dans la presse, ce n'est pas de dire que son ouvrage, ainsi que les ouvrages des Américains qui sont venus après lui, étaient sans faute:

Les Américains, fiers de leur indépendance récemment acquise, cherchent à tout prix à se démarquer des Anglais. Quelques pages déconcertantes découlent de cette quête exacerbée d'affirmation nationale qui, volontairement, nie certains éléments du passé. (Viau, 11)

Effectivement, il faut ne regarder plus loin que l'introduction afin de voir que les faits que Williams présente sur le Grand Dérangement ne peuvent guère rendre justice aux événements réels. Tandis que sa voix sympathique aide à présenter un récit historique des Acadiens qui inspirent les autres à faire pareil, il lui manque finalement ce qui en ferait un véritable récit: les mots d'un Acadien. Williams emploie finalement l'introduction de son roman comme un espace dans lequel l'on peut définir la fiction qui suit, et établir les Anglais comme un ennemi commun.



Bien que ceci soit fait finalement à l'appui des Acadiens, ceci a le potentiel de causer plus de mal que de bien.

Ce qui se produit alors dans l'histoire de la famille Saint-Pierre ne saisit pas l'identité acadienne, mais plutôt l'efface. Williams traite les Acadiens comme un peuple ancien, et les met dans le même groupe que les personnes qui ont perdu leurs terres dans l'antiquité classique et biblique, et qui ont ensuite disparu:

The reader will perceive the attempt to embody the history of a people long since extinct as a nation, though found still, in scattered fragments, in various parts of the British provinces of North American...In giving a history of the forcible expulsion of the Acadians...we shall be compelled to dwell upon scenes to which the history of the civilized world affords no parallel. The cruel sufferings of the modern Greeks...bears no affinity to it...[Les Acadiens'] stories, for the most part, have gone to the grave with them, and will never be rescued from oblivion. (Williams, V, X)

En déclarant les Acadiens un peuple éteint, Williams insinue ainsi qu'ils sont maintenant des Américains et que leur identité précédente a disparu dans le «melting pot» allégorique de ce pays. Même s'il est vrai que les Acadiens ont combattu pour les forces américaines contre les Anglais et étaient «...de fervents patriotes qui voient en cette guerre [d'indépendance] l'occasion de prendre une éclatante revanche sur l'Angleterre» (Viau, 15), cela ne signifie pas nécessairement qu'ils se sont battus pour les intérêts de leur nouveau pays. A part leur engagement dans la guerre, Williams représente les Acadiens finalement comme un peuple pacifique et innocent, ce qui diminue les efforts des groupes de milices qui se sont révoltés contre les forces anglaises pendant le Dérangement. En outre, la représentation de Williams des

Acadiens les dépeint presque comme s'ils ont volontairement laissé l'Acadie face à la force plus puissante de l'Angleterre impériale; plutôt «...les Acadiens ont beaucoup argumenté avant et pendant la déportation» (Viau, 16).

A part l'effacement de l'identité acadienne, Williams minimise également le rôle que les Américains ont joué à la fois pendant et après le Dérangement. Elle le fait en mentionnant qu'ils n'étaient jamais eux-mêmes membres des forces qui ont renvoyé les Acadiens, ainsi qu'en les décrivant comme accueillant les réfugiés acadiens avec les bras ouverts. Dans l'ensemble, tandis que le roman de Williams «...a le mérite d'inaugurer le roman de la déportation acadienne» (Viau, 20), ainsi que d'offrir l'importance historique et de donner une voix sympathique à la souffrance acadienne, la manière dont il l'accomplit est ultimement problématique: «Les Acadiens en tant que peuple n'existent plus...Ce roman est un instrument de propagande qui permet à l'auteure d'étaler sa foi patriotique républicaine et anti-anglaise, et ses croyances religieuses» (Viau, 20). Si les ouvrages qui ont suivi *The Neutral French, or, The Exiles of Nova Scotia* auraient été écrits sans l'existence de l'ouvrage de Williams est difficile à dire, alors il a néanmoins sa place dans la tradition littéraire acadienne.

Publié la même année que l'ouvrage de Williams était celui de Nathaniel Hawthorne, *Famous Old People: Being the Second Epoch of Grandfather's Chair*, un livre pour l'éducation des enfants, dans lequel un grand-père raconte des histoires historiques et culturelles à ses petits-enfants. Une des histoires s'appelle «The Old French War And The Acadian Exiles,» un conte similaire à la thématique de celui de Williams. Tout comme dans l'introduction de Williams, le grand-père de Hawthorne parle de la fondation de la culture acadienne, ainsi que les événements entourant le Grand Dérangement. Aussi comme la voix narrative de Williams, le grand-père

décrit les souffrances des Acadiens avec un ton sympathique, et souligne le rôle des habitants de la Nouvelle-Angleterre dans la réception des exilés: «I imagine [les Acadiens]...telling the townspeople, in outlandish, unintelligible words, that no earthly affliction ever equalled what had befallen them. Pray Heaven that no family in Boston turned one of these poor exiles from their door!» (Hawthorne, 130). *Famous Old People* a accordé aux Acadiens une fois de plus un portrait de leur histoire qui les a présentés dans une lumière quasi-positive. Même s'ils sont présentés comme victimes, il y a d'autres éléments problématiques dans l'ouvrage.

Ces éléments comprennent le pardon du grand-père des actions des troupes anglaises, car il affirme que même s'ils ont causé l'exil des Acadiens, ils étaient aussi «...guilty of no cruelty or outrage, except what was inseparable from the measure» (Hawthorne, 133). En outre, le petit-fils de l'ouvrage conclut, après avoir entendu toute l'histoire des Acadiens—selon un Américain—que les exilés sont à blâmer pour ce qui leur est arrivé. Il affirme que s'ils étaient restés et se sont battus pour leur pays natal, ils auraient eu au moins la possibilité de mourir et être enterrés là. Cette déclaration joue sur le sentiment des Etats-Unis au sujet du patriotisme du droit de naissance qui était encore en développement au milieu du dix-neuvième siècle, en particulier chez les jeunes des Etats-Unis—ceux-ci sont représentés par le petit-fils. Alors que le grand-père défend les Acadiens contre son petit-fils, il commet néanmoins l'effacement des Acadiens contemporains aux Etats-Unis, en déclarant: «The exiles grew old in the British provinces, and never saw Acadia again. Their descendants remain among us to this day. They have forgotten the language of their ancestors, and probably retain no tradition of their misfortunes» (Hawthorne, 135). L'effacement de Hawthorne dépasse celui de Williams, parce qu'il affirme non seulement que les Acadiens sont éteintes comme une nation qui n'a plus de terre, mais aussi comme un

peuple sans culture, sans langue, et sans tradition. Après avoir réclamé l'extinction des Acadiens, le grand-père de Hawthorne termine son récit en déclarant: «But, methinks, if I were an American poet, I would choose Acadia for the subject of my song» (Hawthorne, 135). Pourtant, ce n'était pas Hawthorne qui prendrait les conseils de son propre personnage. Il faudrait un poète américain d'arriver à la vision du grand-père, et donc de Hawthorne, pour produire ainsi le compte littéraire le plus connu du Grand Dérangement.

Un soir le 2 mai, 1844, le poète Henry Wadsworth Longfellow a assisté à un dîner où un ecclésiastique du Maine, H.L. Connolly, a raconté une histoire de l'expulsion des Acadiens qui lui avait été racontée par un paroissien canadien-français; c'était l'histoire de deux amants séparés par les événements de 1755. Mais ce n'était pas la première fois où Connolly a raconté l'histoire. Il l'avait également partagée, ainsi que d'autres connaissances sur le Dérangement, avec Hawthorne six ans auparavant. L'écrivain a décrit l'histoire dans ses *American Notebooks* de 1838 comme une:

...story of a young couple in Acadie. On their marriage day, all the men of the Province were summoned to assemble in the church to hear a proclamation. When assembled, they were all seized and shipped off to be distributed through New England,—among them the new bridegroom. His bride set off in search of him,—wandered about New England all her lifetime, and at last, when she was old, she found her bridegroom on his death-bed.

The shock was so great that killed her likewise. (Viau, 21)

C'était cette rencontre qui a inspiré Hawthorne à écrire son propre récit sur l'expulsion des Acadiens, et, de plus, lui a donné l'idée de charger un poète américain avec la tâche de mettre l'histoire de Connolly sur papier. Après avoir entendu le récit lui-même, Longfellow a

immédiatement écrit à Hawthorne, en lui demandant: «If you really do not want this incident for a tale, let me have it for a poem» (Hebert-Leiter, 16). Donc, avec le consentement de Hawthorne, Longfellow a écrit et publié *Evangeline: A Tale of Acadie* en 1847.

Les implications de ce texte singulier s'étendent bien au-delà des ouvrages du Grand Dérangement qui existaient avant sa publication. Alors que les ouvrages qui ont été déjà abordés reflètent les tendances dans les établissements de la littérature américaine et acadienne, ils sont loin de l'effet que l'ouvrage de Longfellow a eu sur les deux domaines. Le poète a écrit pendant un moment où les Etats-Unis étaient encore une nouvelle nation elle-même, en cherchant sa propre identité littéraire. Les Américains se sont efforcés non seulement de diffamer les Anglais à travers leur littérature, comme Williams a fait dans son ouvrage, mais ils voulaient aussi se séparer artistiquement de leurs racines coloniales. En se concentrant sur un laps de temps dans lequel les Etats-Unis étaient jeunes, c'est-à-dire, la deuxième moitié du dix-huitième siècle, le poème de Longfellow permet non seulement la construction de la nouvelle identité littéraire du pays, mais aussi il «...captures a people at the beginning of their American settlement, making it an origin myth not only for a native ethnicity, but also for the larger nation» (Hebert-Leiter, 2). C'est précisément ce double-objectif qui met *Evangeline* à part de ses prédécesseurs littéraires; car le poème fonctionne dans le cadre de la création de la littérature américaine afin d'introduire l'identité acadienne d'une manière qui permet l'assimilation. Alors que le poème de Longfellow comporte certainement un ton sympathique similaire à celui des ouvrages antérieurs, cette sympathie n'évolue pas vers un sentiment de deuil pour le peuple acadien, un sentiment qui insinue qu'ils sont morts comme une culture. Plutôt, le conte d'assimilation de Longfellow accorde aux Acadiens la possibilité de rester Acadiens tout en assumant l'identité américaine.

Afin de comprendre les grands accomplissements du poème, nous devons examiner les diverses facettes de l'ouvrage qui contribuent à ces accomplissements. Celles-ci commencent avec l'attitude de Longfellow vers l'ouvrage et ses raisons pour sa création. Son intention était de faire un texte sur la littérature nationaliste, malgré le fait que le Grand Dérangement était, en 1847, pas encore considéré comme une partie de l'histoire de la nation. Pourtant, ce fait n'a pas empêché Longfellow d'accomplir son but; c'était plutôt l'exclusion des Acadiens de l'histoire des Etats-Unis qui l'a fait les considérer comme des sujets viables pour son poème. Comme il a écrit dans une entrée de journal intime de l'année de la publication d'*Evangeline*:

Much is said now-a-days of a national literature. Does it mean anything? Such a literature is the expression of national character. We have, or shall have, a composite one, embracing French, Spanish, Irish, English, Scotch, and German peculiarities. Whoever has within himself most of these is our truly national writer. In other words, whoever is the most universal is also most national. (Hebert-Leiter, 18)

Pour établir les Acadiens dans le cadre de ce nationalisme universel, Longfellow les dépeint comme «...settlers of virgin lands, similar to other New World colonists, who are given the right to own land full of promise» (Hebert-Leiter, 24). Acadie est leur terre, une terre où ils sont «... free from / Fear, that reigns with the tyrant, and envy, the vice of republics» (Longfellow, 53-4). De cette manière, même avant que les Acadiens mettent les pieds aux Etats-Unis, ils possèdent toujours le sens américain d'autonomie politique qui vient avec la propriété foncière. En outre, Longfellow renforce l'idée de l'Acadie comme l'Eden sacré du Nouveau Monde, illustrant donc la colonisation de l'Amérique du Nord comme la quête spirituelle d'un peuple élu: «This is the forest primeval; but where are the hearts that beneath it... / Men whose lives glided on like rivers

that water the woodlands, / Darkened by shadows of earth, but reflecting an image of heaven?» (Longfellow, 7-11). En fait, Longfellow change la vérité afin d'appuyer cette vision de l'Acadie comme un Eden mythique, et les Acadiens comme les élus de Dieu.

Grand-Pré, le village acadien où Longfellow place ses personnages, ne possède pas de «forest primeval;» il est plat et sans arbres. En outre, les Acadiens se sont dépeints comme des exilés anglophones une fois qu'ils quittent leurs terres, des catholiques dont la religion est absorbée en partie dans le christianisme collectif américain. Alors que Longfellow peint Acadie comme l'Eden romancée, les Etats-Unis sont sa Terre Promise, et les Acadiens sont les Hébreux dans leur exode d'Egypte. En outre, à travers le voyage des Acadiens à la Terre Promise, Longfellow aborde la notion américaine de la Destinée Manifeste, une notion typiquement masculine. Cependant, Longfellow modifie ce concept d'expansion nationale en lui donnant une identité acadienne féminine: c'est-à-dire, l'identité d'Evangéline.

Dans son introduction dans le poème, Evangéline semble être presque une vision de la beauté qui est sainte et sur-féminine: «But a celestial brightness — a more ethereal beauty — / Shone on her face and encircled her form, when, after confession, / ...serenely she walked with God's benediction upon her. / When she had passed, it seemed like the ceasing of exquisite music» (Longfellow, 78-81). Elle possède, comme Viau affirme dans son ouvrage, «...quelque chose d'éthéré, de surnaturel de lumineux qui l'enlève à la terre. Une douceur angélique s'exhale de toute sa personne» (Viau, 22). C'est cette jeune femme, décrite dans la préface au poème de Longfellow comme «the soul of l'Acadie,» que le poète représente comme l'image ultime de ses Acadiens américanisés. En apportant une voix féminine à une expérience de telle souffrance,

Longfellow donne aux Acadiens «...an origin myth complete with roots in female courage and faith» (Hebert-Leiter, 25).

En fin de compte, c'est vrai qu'Évangéline tombe dans le trope d'idéalité féminine du dix-huitième siècle, car elle est loyale, modeste, docile, patiente, et pieuse. Pourtant, même si ces traits sont tous révélés dans son amour et fidélité pour un homme, pour Gabriel, ils sont ensuite transférés au peuple acadien dans leur ensemble par la représentation symbolique d'Évangéline des Acadiens. Cette féminisation d'une culture entière soulève les questions sur l'opinion de Longfellow des Acadiens; les femmes au dix-neuvième siècle ont détenu toujours un statut social qui était inférieur que celui des hommes, et la féminisation aurait pu facilement eu des connotations négatives. Pourtant, même si elle est un archétype problématique, et même si son idéalisme est hyperbolique parfois, Longfellow traite de son héroïne avec une telle tendresse poétique que c'est difficile d'imaginer que sa description a des intentions nuisibles: «...même si le personnage peut par certains aspects porter à la moquerie, au point de devenir le fantôme d'un moraliste sentimental, cela ne diminue toutefois pas son importance. Évangéline est un personnage marquant de la littérature américaine (et acadienne)» (Viau, 27). Ainsi, le poème de Longfellow est finalement le corps littéraire d'une femme, une femme qui donne naissance à la nouvelle ethnicité américaine de l'Acadien. Cette naissance a lieu grâce à un message général de l'acceptation et de l'assimilation dans la culture américaine.

A la fin du poème, ce message est établi grâce à la présence d'Évangéline, et finalement Gabriel, dans la société de Philadelphie: «There from the troubled sea had Evangeline landed, an exile, / Finding among the children of Penn a home and a country» (Longfellow, 1258-9).

L'identité américaine des personnages acadiens de Longfellow est donc solidifiée quand le poète



choisit le berceau de la nation comme non seulement le lieu de leur réunion, mais aussi celui de leur mort. Ils sont ensuite enterrés dans un cimetière catholique, assurant non seulement la survie de leur religion, mais aussi que le catholique acadien pourrait être traité avec bienveillance pendant et après sa transition vers la citoyenneté américaine, «...that such an other can be assimilated to American literary identification» (Hebert-Leiter, 18). Quand tout est dit et fait dans l'ouvrage de Longfellow, *Evangeline* raconte l'histoire d'un groupe distinct de personnes avec une identité et une histoire singulière. Cependant, le véritable objectif de l'ouvrage est de permettre à ce groupe de personnes de dépasser leurs origines, de devenir indiscernables des Américains «...in their quest for a new home complete with family bonds and spiritual ties» (Hebert-Leiter, 2). L'actualisation de cet objectif a garanti leur entrée dans les sympathies et l'imagination du public américain: «Les Acadiens, jusqu'alors considérés comme des rebelles...deviennent des martyrs...Dix tomes d'histoire ne réussiraient pas, comme ce poème, à faire connaître le drame acadien dans le monde entier» (Viau, 40). Avec le succès monumental du poème, le monde de la presse et le monde dans son ensemble étaient ravis par l'histoire acadienne. Tout à coup, si les écrivains voulaient saisir l'attention de leur lecteur, ils n'avaient besoin que d'écrire un ouvrage qui comprenait une référence à l'Acadie.

Ce qui doit maintenant être abordé est de savoir comment, à travers le succès du poème, à travers ses effets sur la conscience américaine, comment est-ce que les Acadiens eux-mêmes ont réagi à leur nouvelle gloire littéraire? La meilleure réponse est peut-être celle de l'historien Robert Rumilly, tel qu'elle apparaît dans l'ouvrage de Viau:

...les Acadiens adoptent, comme leur épopée nationale, l'oeuvre d'un étranger qui ne les a jamais vus, jamais approchés ailleurs que dans quelques archives. Ils oublient d'ailleurs

le poète. Évangéline, pour eux, n'est pas une héroïne créée par l'imagination d'un artiste. Ce n'est pas une légende, et c'est autre chose qu'un symbole. C'est un personnage historique, qui a vraiment vécu, qui a vraiment souffert et qui incarne l'Acadie. Évangéline devient l'héroïne nationale et non seulement la plus touchante, mais la plus vivante des filles de sa race. (Viau, 40-1)

Cependant, il faut admettre que l'acte d'un peuple d'adoptant délibérément un ouvrage comme une épopée, de prendre conscience de la reconnaissance et l'acceptation nationale, n'est pas la même chose que ces gens créant leur propre représentation. Tandis que les écrivains américains du dix-neuvième siècle ont effectivement brisé le silence après le Grand Dérangement, ils n'ont pas forcément pavé la voie pour des écrivains acadiens à suivre leurs traces. L'histoire d'Acadie s'est vendue et a permis aux Acadiens de vivre plus confortablement dans leur pays adoptif, c'est vrai, mais même ceci n'égale pas un succès similaire pour une littérature nationale des Acadiens. Bien que l'évolution de l'identité littéraire des Acadiens dépende sans doute des publications d'écrivains américains, en particulier Longfellow, nous ne pouvons pas permettre à ces ouvrages de remplacer l'impact de la littérature acadienne — c'est à dire, la littérature écrite par des écrivains acadiens — qui s'en suivrait bientôt.

Avant de commencer notre discussion de la littérature acadienne, il faut mentionner que les Américains n'étaient pas les seuls écrivains qui étaient inspirés par le Grand Dérangement pour leurs contes; en outre, les Acadiens n'étaient pas les premiers francophones à écrire sur le sujet. Même avant que Williams ait écrit le premier ouvrage américain sur le Dérangement, un écrivain québécois, Michel Bibaud, a publié un poème sur les Acadiens en 1830, qui était intitulé «Les

Moeurs acadiennes.» Ce poème a apparu dans un ouvrage intitulé *Epîtres, Satires, Chansons, Epigrams et Autres Pièces de vers*, qui est reconnu comme le premier recueil de poèmes en français publié au Canada. Le poème est racontée du point de vue d'un homme acadien avant le Dérangement, et de plus ne fait aucune mention du malheur qui a frappé les Acadiens. Un autre poème, écrit par un Québécois anonyme en 1837, invoque les Acadiens de la même manière que les auteurs américains avaient fait précédemment: afin de prendre une position contre les Anglais. A cette époque, le Québec était impliqué dans des rébellions contre les troupes anglaises, qui avaient le contrôle des deux régions de la province. Dans le poème anonyme, intitulé «Notre avenir - 1r. janvier 1837,» le poète écrit: «Quand l'Anglais, après tant de guerres, / Nous offrit la paix autrefois, / Nous devons garder de nos pères / La foi, le langage et les lois... / Un exemple doit vous instruire; / N'oubliez pas les Acadiens!» (Viau, 49). Et pourtant, les Acadiens seraient oubliés par les écrivains canadiens-français jusqu'au dix-neuvième siècle, après qu'*Evangeline* a été publié et a fait des vagues dans la littérature américaine.

Des écrivains comme Daniel Deguise et P. de S ont utilisé la circulation des journaux canadiens en langue française afin de publier les textes en prose sur le Grand Dérangement—ces publications comprennent *Le Cap au diable* (1862) et *L'Acadien Baptiste Gaudet* (1863). Quelques années plus tard, l'appel des Acadiens a sonné une fois de plus en réponse à la tyrannie anglaise au Québec, en particulier en réponse à une déclaration faite par le gouverneur général du Québec, Lord Durham, près de trente ans auparavant: «There can hardly be conceived a nationality more destitute...than that which is exhibited by the descendants of the French in Lower Canada, owing to their retaining their peculiar language and manners. They are a people

with no history, and no literature» (Viau, 59). Ces descendants ont inclus des Acadiens qui étaient revenus au Québec après le Dérangement, qui avaient contribué aux «peculiar language and manners,» et que Durham a accusés d'avoir ni histoire ni littérature. L'ouvrage écrit afin de contester cette demande était intitulé *Jacques et Marie, Souvenir d'un peuple dispersé*, par Napoléon Bourassa, un Québécois. Publié en 1865 dans *La Revue canadienne*, *Jacques et Marie* met une fois de plus un accent sur le Dérangement en racontant l'histoire des Acadiens dans le but d'évoquer la sympathie du lecteur. Bourassa a considéré les Acadiens et leur histoire à être des modèles de résilience, des modèles que le Québec pourrait utiliser dans ses propres luttes nationales:

Ces pages que j'ai consacrées à leur mémoire [celle des Acadiens] et que je vous offre sont probablement peu de chose; mais si elles...nous engagent à imiter leur exemple dans toutes circonstances difficiles qui sont encore réservées à notre existence nationale, alors je n'aurai pas enterpris une tâche inconsidérée. (Viau, 63-4)

Pourtant, alors que tous ces ouvrages canadiens-français suivent finalement le même modèle que nous avons vu chez les écrivains américains—c'est à dire, ils sont compatissants aux Acadiens—ils suivent également le modèle en effaçant les Acadiens et leur identité. Ils ne le font pas en affirmant *explicitement* que les Acadiens n'existent plus comme un peuple, comme certains Américains ont fait, mais plutôt ils remettent les Acadiens dans le passé. Ils ne font pas comme Longfellow, qui a assimilé les Acadiens dans le paysage américain, par leur inclusion dans le présent au Québec. Les Acadiens sont plutôt représentés comme des figures historiques du passé du Canada qui doivent être rappelés, mais jamais reconnus dans le contexte du présent du Canada. Ils sont allés aux Etats-Unis, quittant leurs racines, et ne sont pas revenus. Donc,

pendant près d'un siècle, la littérature canadienne-française, en plus d'un petit nombre d'ouvrages français, est restée la seule littérature francophone sur le Grand-Dérangement.

Il doit être établi que notre étude de la littérature acadienne ne sera pas la même que nos études de la littérature sur le Grand Dérangement dans les pages précédentes. La littérature acadienne n'est pas tout simplement de la même richesse littéraire, et elle n'y a pas d'ouvrages scolaires pour soutenir des affirmations majeures. Donc, tandis que les ouvrages qui ont été examinés jusqu'à présent ont été considérés dans un cadre académique, les deux ouvrages qui seront maintenant considérés seront examinés dans un contexte culturel. Cela ne signifie pas que les ouvrages que nous avons examinés précédemment ne portent pas leur propre poids culturels, mais qu'ils ont dépassé ceci afin d'entrer dans le domaine de la pensée scolaire. La littérature acadienne est encore trop jeune, trop investie dans l'éveil culturel d'un peuple entier, pour être considérée comme purement académique—au moins dans les limites de ce projet spécifique. Par conséquent, l'analyse de la littérature acadienne à venir ne sera pas expansive, mais se concentrera sur la façon dont ces ouvrages fonctionnent dans leur rôle de révélateur d'une histoire traumatique intériorisée.

Le premier ouvrage que nous allons examiner est celui d'*Elle et Lui, Tragique Idylle du peuple acadien*, publié par Antoine-J Léger en 1940, l'ouvrage qui est reconnu comme le premier roman écrit par un Acadien sur l'histoire acadienne. Comme de nombreux ouvrages avant celui-ci, l'histoire est simplement une réinvention des événements entourant le Grand Dérangement; de cette manière, l'intrigue elle-même n'est pas particulièrement remarquable. Ce qui est intéressant d'examiner, cependant, ce sont les effets des paroles d'un Acadien étant celles qui transmettent l'histoire de ses ancêtres. Dans sa dédicace, Léger écrit: «Au peuple acadien, je présente 'Elle et Lui', pour que l'on s'entretienne parfois avec eux au foyer domestique» (Léger,

7). De cette façon, l'écrivain a créé ce texte pour son peuple; il veut qu'il existe à côté des contes oraux qui étaient conservés entre eux. Ainsi, alors que Léger est responsable pour les origines de la tradition littéraire acadienne, il espère qu'elle continuera la tradition orale établie—elles ne doivent pas être considérées comme distinctes. Ceci est soutenu par son titre d'*Elle et Lui*—les pronoms qui sont censés de «...symbolis[er] tous les Acadiens de cette époque» (Viau, 173), c'est à dire, les époques du Dérangement et l'Acadie du vingtième siècle: «Les auteurs qui ont écrit sur l'histoire de l'Acadie ont...donné un nom significatif à leur livre. Celui-ci s'appelle 'Elle et Lui' pour qu'il serve de pseudonyme à toutes les familles acadiennes qui voudront bien l'adopter et lui donner leur nom, car son histoire est leur histoire» (Léger, 9).

Au-delà des efforts de Léger de créer une universalité nationale et patriotique dans son ouvrage, il tente également de corriger les malentendus qui existaient auparavant dans la littérature sur le Dérangement; il remplace ces erreurs avec ses propres connaissances organiquement acquises de l'histoire. En outre, en plus d'avoir la distinction du premier romancier acadien, à part Léger appartient également à la «...génération qui a traduit ses aspirations dans une littérature engagée. Après lui, les romanciers acadiens se détournent du thème de la résignation pour exalter la combativité des Acadiens» (Viau, 184-5). Cette force de la mémoire collective des Acadiens, introduite par Léger, joue un rôle important dans le prochain ouvrage que nous allons examiner: *Pélagie-la-Charrette*, publié en 1979 par Antonine Maillet.

Nous revenons donc à la femme et l'ouvrage qui ont commencé notre discussion sur le Grand Dérangement, sur les Acadiens. «J'ai vengé mes ancêtres,» Maillet a dit sur la publication de son roman; maintenant, nous pouvons comprendre les ramifications de sa déclaration. Dans son ouvrage, maintenant considéré comme le chef-d'œuvre de la littérature acadienne, nous voyons le

résultat d'une identité culturelle qui était trois siècles dans l'élaboration. Comme l'explique Maillet:

Durant trois siècles, nous avons gonflé nos traditions de contes, de légendes, de chroniques, de proverbes, d'images et des mots emportés dans le creux de nos mouchoirs et transportés partout de déportation en déportation. J'ai derrière moi trois siècles d'ancêtres qui ont été forcés par les jeux de la politique et de l'économie à se taire devant les étrangers et à chanter leurs chansons en famille. Mais ils n'en éprouvaient pas moins pour ça le besoin de chanter. C'est pourquoi le chant de mon pays qui vous arrive un peu tard peut trouver à vos oreilles les accents de celui du cygne. (Viau, 226)

La chanson que Maillet chante dans *Pélagie* est encore une fois une chronique des années entourant le Grand Dérangement, en particulier d'une femme qui a été forcée d'Acadie quand elle était jeune, et ensuite est devenue esclave en Géorgie. Cependant, il y a plusieurs caractéristiques de la chanson de Maillet qui la distingue des autres—même de celle de son compatriote, Léger. L'héroïne de Maillet, Pélagie, ne reste pas aux Etats-Unis pour toujours après le Dérangement, mais elle retourne en Acadie avec plusieurs de ses compatriotes dans une charrette; «...Pélagie s'aperçut que sa famille sortie de Géorgie dans une charrette, rendue en Acadie était devenue un peuple...elle avait raflé à la terre d'exil des tribus entières de ses pays et payses et les avait ramenées à leurs terres» (Maillet, 304). En outre, Maillet n'hésite pas à intégrer le vrai français de son peuple; plutôt, elle emploie délibérément des constructions et des expressions acadiennes dans sa narration et son dialogue; «J'ai fait passer de l'oral à l'écrit l'histoire d'une langue et d'un peuple» (Maillet, citée par Dauphin). Enfin, la chanson de Maillet continue la tradition orale des Acadiens; le roman est narré par les descendants de Pélagie, qui

racontent l'histoire de son voyage: «On la lui raconterait encore, et encore, car sans ces conteux et défricheteux...l'Histoire aurait trépassé à chaque tournant de siècle...Après ça, venez me dire à moi...qu'un peuple qui ne sait pas lire ne saurait avoir d'Histoire» (Maillet, 14-5). Au-delà de ces caractéristiques de la chanson de Maillet, nous voyons encore une fois l'incarnation féminine d'une culture, à la Longfellow.

Pélagie sert comme le prolongement littéraire de Maillet, encore une autre femme qui cherche à apporter les Acadiens à leurs racines, et une femme qui peut commander tout un peuple:

L'Acadie entière lève des yeux bleus suppliants sur son chef déjà s'empare de la tribune. Elle prend une longue respiration, Pélagie, comme si tout l'air d'Amérique ne parviendrait plus jamais à étancher la soif de ses narines, puis embrassant tous les siens d'un seul tour de tête: — Nos pères vont vu une fois déjà leurs familles déchirées et démembrées. Eh ben, c'était une fois de trop. Certaines d'icelles erront encore à l'étrange, se cherchant les uns les autres, et Dieu sait quand elles seront raccommodées... Et elle redescend de la tribune en se drapant dans sa cape comme un consul romain dans sa toge. Ce jour-là, on l'aurait eu couronnée de lauriers, la Pélagie, si on avait été en saison. (Maillet, 243-4)

Pélagie n'est pas l'archétype féminin d'*Evangeline* de Longfellow; elle n'a pas été écrite par un homme américain du dix-neuvième siècle qui était influencé par les normes féminines de sa société. Au contraire, elle a été écrite par une femme acadienne du vingtième siècle qui voulait qu'elle soit le véritable symbole de son peuple, qui les conduirait à leurs fondations à travers une tradition littéraire. Et pourtant, Maillet fait faire à son héroïne une découverte poignante quand elle revient finalement en Acadie— celle qui ne signifie pas leur rétablissement dans les terres qui étaient autrefois les leurs. Pélagie découvre plutôt que le passé ne peut pas être répété, que



l'Acadie ne peut pas être ce qu'elle était autrefois pour les Acadiens: «Car tu comprends...il nous l'avons pris...Auteur, il nous faut encore un coup embourrer l'Acadie dans l'étoffe du pays, vers le nord...Rentrez chacun à votre charnière sur la pointe des pieds et attendez le temps qu'il faut...Attendre...que les mémoires s'émoussent» (Maillet, 304). Par conséquent, à travers Pélagie, Maillet demande aux Acadiens de se tourner vers l'avenir, de se rappeler le passé et ses conséquences, mais finalement de s'unir et regarder vers l'avenir: «...*Pélagie-la-Charrette* est un cri du coeur, un appel d'amour à un peuple qui n'a pas fini de croître et d'étonner le monde. Pélagie incarne cette volonté de vivre...cette fidélité à la race et au pays» (Viau, 236-7). En fin de compte, Maillet venge ses ancêtres en préparant les Acadiens à vivre pour l'avenir, en les rendant conscients de ce que leur identité peut accomplir dans le présent. Comme sa voix narrative dit: «L'exil, c'est un dur moment à passer pour l'Histoire. Hormis qu'elle en sorte» (Maillet, 17).

Au début de ce projet, nous avons établi que pendant de nombreuses années, les Acadiens ont hésité de raconter leur histoire, c'est-à-dire, l'histoire du Grand Dérangement. Nous savons que les premiers à raconter l'histoire était ceux qui l'ont utilisé pour développer leur propre tradition littéraire, les Américains. A travers les ouvrages de Catherine Read Williams, de William Hawthorne, et surtout de Henry Wadsworth Longfellow, nous avons vu comment ces écrivains américains ont approprié l'identité acadienne. Elle est passée d'une identité presque mythique qui inspire la sympathie, à une identité qui peut survivre et être intégrée dans la société américaine. Après ces écrivains, nous avons évalué la façon dont ceux qui étaient également des francophones et des nord-américains ont raconté l'histoire des Acadiens. Dans les ouvrages des écrivains comme Michel Bibaud et Napoléon Bourassa, nous avons vu comment l'identité

acadienne a servi comme un véhicule de la mémoire, de l'inspiration pour ceux qui avaient leurs propres batailles avec l'oppression anglaise. Enfin, des écrivains acadiens ont pris le contrôle de leur histoire et ont traduit leur propre identité en mots. Du premier—Antoine-J Léger—au plus célèbre—Antonine Maillet—nous avons vu comment leur identité, une identité qui avait développé depuis l'arrivée des premiers Acadiens dans le Nouveau Monde, s'est finalement exprimée elle-même. Surtout, nous avons vu les Acadiens surmonter un traumatisme de deux siècles avant afin de se faire comprendre dans le monde littéraire. Grâce à nos considérations de ces trois groupes distincts de la littérature, nous avons trouvé les réponses à nos questions concernant l'identité littéraire du Grand Dérangement. Cependant, maintenant que nous avons atteint la fin, une question demeure: pourquoi est-ce que les Acadiens ont pris tant de temps pour surmonter le traumatisme du Dérangement afin de raconter leur histoire?

Il n'y a pas de réponses définitives à cette question, ou du moins pas de réponses qui peuvent être répondues par la littérature toute seule. La littérature ne peut que nous dire ce que l'écrivain est disposé à communiquer, ce qu'il faut considérer en ce qui concerne les écrivains acadiens. Ainsi, nous ne pouvons que spéculer sur les raisons du silence d'un peuple sur le sujet de leur propre souffrance. Pour aider à cette spéculation, nous pouvons prendre en considération les ouvrages sur théorie du traumatisme, qui suggèrent que les Acadiens n'étaient pas disposés à parler de leur souffrance culturelle, mais qu'ils étaient incapable de le faire. Dans un de ses ouvrages sur le trauma, qui s'appelle *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*, le théoricien Cathy Caruth affirme que le traumatisme est: «...the response to an unexpected or overwhelming violent event or events that are not fully grasped as they occur...the most direct seeing of a violent event may occur as an absolute inability to know it» (Caruth, 91-2). Ainsi, alors que les Acadiens ont discuté du Dérangement entre eux à travers des chansons et des

contes, ceci ne signifie pas nécessairement qu'ils avaient une compréhension complète de l'événement—d'autant plus que le temps passait et la tradition orale est devenue le seul moyen que les Acadiens connaissaient l'événement. En outre, au-delà de l'incompréhension entourant le Dérangement, les Acadiens ont peut-être trouvé qu'il est devenu impossible d'en discuter avec ceux qui n'étaient pas liés directement à l'événement, et qu'il causerait «...a betrayal precisely in the act of telling, in the very transmission of an understanding that erases the specificity...the possibility of knowing history...is thus also raised as a deeply ethical dilemma: the unremitting problem of *how not to betray the past*» (Caruth, 27). Cette trahison «in the act of telling» peut peut-être répondre à la question de pourquoi il y avait tant de temps avant que les Acadiens aient dit leur histoire.

Cependant, sommes-nous censés de croire que les Acadiens ont réussi à surmonter le traumatisme du Dérangement, qu'ils ne se sentent plus qu'ils trahissent leur propre histoire en la relayant aux autres? Malheureusement, il se peut que cette question aussi n'ait pas de réponse ni dans la littérature, ni selon les ouvrages théoriques. S'il y a quelque chose que nous avons appris de ce projet, c'est qu'il n'est pas le rôle de ceux qui ne font pas partie d'une culture de définir n'importe quelle partie de cette culture. Nous ne pouvons pas raconter l'histoire des Acadiens, ou du moins raconter leur histoire dans le but de parler pour eux. Ceci ne veut pas dire que les écrivains américains et canadiens que nous avons vus n'étaient pas vitaux dans le développement de la littérature acadienne, ainsi que dans la progression de l'identité littéraire acadienne; même une histoire qui est racontée à tort peut attirer l'attention sur un peuple qui ne peut pas raconter leur propre histoire. Mais enfin, c'est seulement les Acadiens qui peuvent vraiment répondre à toutes les questions concernant leur identité, leur histoire, et leur silence.

## Bibliographie

- "Antonine Maillet, Acadian Avenger." *CBC Digital Archives*. CBC/Radio Canada, 10 Apr. 2013. Web. 04 Feb. 2015.
- Caruth, Cathy. *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*. Baltimore: John Hopkins UP, 1996. Print.
- Dauphin, Damien. "Antonine Maillet: «J'ai fait passer de l'oral à l'écrit l'histoire d'une langue et d'un peuple»." *Acadie Nouvelle*. Acadie Nouvelle Ltée, 04 July 2014. Web. 19 Apr. 2015.
- Griffiths, N. E. S. *From Migrant to Acadian: A North American Border People, 1604-1755*. Montreal: McGill-Queen's UP, 2004. ebrary. ProQuest. Web. 4 Feb. 2015.
- Hawthorne, Nathaniel. *Famous Old People: Being the Second Epoch of Grandfather's Chair*. Boston: Tappan & Dennet, 1841. *HathiTrust Digital Library*. HathiTrust. Web. 12 Apr. 2015.
- Hebert-Leiter, Maria. *Becoming Cajun, Becoming American: The Acadian in American Literature from Longfellow to James Lee Burke*. Baton Rouge: Louisiana State UP, 2009. ebrary. ProQuest. Web. 4 Feb. 2015.
- Léger, Antoine J. *Elle Et Lui: Tragique Idylle du peuple acadien*. Moncton: L'Évangéline Ltée, 1940. Nos Racines. Université Laval. Web. 19 Apr. 2015.
- Longfellow, Henry Wadsworth. *Evangeline, a Tale of Acadie*. Boston: J.R. Osgood, 1847. Print.
- Maillet, Antonine. *Pélagie-la-Charrette*. Montréal: Leméac, 1979. Print.
- Viau, Robert. *Les grands dérangements: la déportation des Acadiens en littératures acadienne, québécoise et française*. Québec: Publications MNH. 1997. Print.
- Williams, Catherine Read. *The Neutral French, or, The Exiles of Nova Scotia*. Providence: B. Cranston & Co., 1841. Internet Archive. Web. 1 Apr. 2015.